

## Les premières années ou les jalons du promeneur

Pierre Courtois a toujours été un amoureux fou de la nature. Mais le regard de cet admirateur n'a jamais voulu embrasser que les horizons les plus mesurables du paysage. Dès son plus jeune âge, il est fasciné par les mille façons dont l'homme jalonne les territoires. La nature à l'état sauvage ne l'intéresse pas, ni les émois qu'entraînent les forêts impénétrables ou les espaces vierges. Pierre Courtois est plutôt un arpenteur dans l'âme. Or, l'arpentage, c'est justement l'art de découper le paysage et d'en jauger soigneusement le visible. L'Ardenne belge qui a vu naître l'artiste n'est rien de moins qu'un mélange de bois et de champs soigneusement découpés par des piquets de clôture. Ainsi, c'est essentiellement la trace de la main de l'homme dans la nature qui a toujours fasciné l'artiste. Voilà qui explique nombre d'éléments récurrents dans son travail : jalons, cocardes, cibles, drapeaux, bornes, etc. Son travail n'a rien en commun avec l'aventure des terres inexplorées. Pour mieux circonscrire le paysage aux frontières du raisonnable, il ira même jusqu'à le mettre en boîte(s). C'est à un voyage dans le temps auquel nous allons maintenant convier le lecteur. Ainsi, nous allons remonter quelque quarante ans en arrière. Histoire de juger combien les indices biographiques peuvent lever le voile sur les mystères d'un promeneur qui, selon ses dires, « pose les jalons de sa propre mémoire ». Et comme nous allons le voir tout de suite, s'il est bien une antienne que son art fait résonner à nos oreilles, c'est qu'il n'y a pas de plus belle symphonie que celle qui met la nature au diapason du mesurable.

Pierre Courtois est né le 5 juin 1950 à La Roche-en-Ardenne, une petite ville située dans la province du Luxembourg belge. Nous venons de souligner à quel point la configuration géographique de son pays natal a conditionné sa façon de voir le monde. En fait, La Roche est autant un espace de méandres qu'un mélange de bois strictement divisés en parcelles. Après la Seconde Guerre mondiale, beaucoup de sapins ont été plantés à des moments divers et les parcelles ont été séparées en différents types de végétations : sapins, hêtres, etc. ,sans compter les pâtures qui, elles-mêmes, ont été découpées. On imagine bien à quel point le caractère « structurel » d'un tel type de paysage a pu conditionner le regard du jeune garçon. Ceci explique le caractère hautement construit, volontairement parcellaire et particulièrement topographique de ses premiers dessins. Nous avons d'emblée mentionné le choc esthétique que Pierre Courtois a ressenti à dix ans dans l'atelier de couture de son grand-oncle. En fait, cet épisode a été à l'origine d'une expérience de type « synesthésique » qui allait conduire l'artiste durant toute sa carrière à confondre subtilement la lecture d'un paysage avec le vocabulaire de base de l'univers de la couture. Mais un autre épisode lié à sa biographie peut également expliquer cette fascination pour la machine à coudre.

Le père de l'artiste était instituteur, la mère travaillait à la maison et la fratrie était composée en tout de six enfants. Durant toute son enfance, Pierre Courtois a vu sa maman coudre inlassablement toutes les robes de ses sœurs. Il y avait même dans la maison une chambre qui ne servait qu'à cela, toute la famille l'appelait : la « chambre de couture ». Dans cette ambiance, digne d'un conte de fées, on imagine volontiers l'aura mystérieuse qui devait entourer un tel lieu et la forte impression qu'il devait opérer sur l'imaginaire de Pierre Courtois. Désormais les machines à coudre n'eurent plus aucun secret pour lui. Elles furent autant des confidentes que, bien plus tard, des muses inspiratrices. Il faut dire que Pierre Courtois a toujours été plutôt rêveur. Qualité précieuse, certes, mais qui ne facilite

guère les rapports harmonieux avec le milieu scolaire. À treize ans, on l'emmène en pension à Marche-en-Famenne chez les franciscains. Mais les études latines ne lui réussissent pas et le prix le plus méritoire qu'il aurait pu décrocher chez les religieux est celui du pire chahuteur. De retour à La Roche, ses parents l'orientent cette fois vers des études modernes et là, le changement est radical. Pierre Courtois n'est pas un littéraire, il a toujours été bien plus intéressé par les mathématiques. Il se sent cartésien dans l'âme et la logique, les chiffres et la géométrie font son bonheur. Ce qui ne l'empêche pas de garder au fond de lui une douce ironie qui viendra souvent contrebalancer le faux sérieux de ses œuvres. C'est à seize ans qu'il s'inscrit à l'Institut Saint-Luc à Bruxelles. Il termine là brillamment les trois dernières années du secondaire et excelle particulièrement en dessin.

En 1969, il entre dans l'atelier de peinture dirigé par Camille De Taeye, toujours à Saint-Luc. Nous sommes au lendemain de mai 68, et un vent de liberté souffle sur les écoles d'art. Pierre Courtois n'aime pas la peinture de chevalet, à vrai dire il n'apprécie guère la technique de la peinture à l'huile. Et il n'était pas le seul ! Nombre d'étudiants voulaient explorer d'autres voies plus audacieuses ou novatrices. Camille De Taeye, de son côté, cultivait un esprit généreux et ouvert, un bon professeur doit quelquefois laisser faire pour mieux faire dire. Ainsi, durant toutes ses années en peinture, Pierre Courtois n'a pas peint une seule toile ! Il préfère de loin travailler sur une table à dessin en compagnie d'amis fidèles : lattes, compas, équerres, etc. Le support de toile lui paraît trop rugueux, ou trop mou, quant aux pinceaux, il peut à peine les tenir ! Il lui faut des instruments précis comme des crayons aux mines affûtées, des marqueurs fins ou des Rotring aux traits calibrés. La position commode du dessinateur assis à son bureau lui convient bien mieux que la station debout devant le chevalet. Il avouera plus tard que ce refus du chevalet fut son premier pied de nez à ce qui est l'outil traditionnel d'un atelier de peinture. Il suivra également avec beaucoup d'attention les cours de Pierre Carlier Carré. Ce professeur, publicitaire de formation, et radicalement moderne dans sa façon d'envisager l'art, ouvrira les yeux de ses étudiants sur l'évidence des richesses polysémiques de l'image. C'est d'ailleurs à son contact que Pierre Courtois intitulera certaines de ses œuvres *Relation*, un terme qui sera ensuite repris par Jacques Lennep pour désigner le principal concept de recherche du *Cercle d'Art Prospectif* (en abrégé, le CAP).

Les premiers croquis de paysages de La Roche remontent à 1969. Ce sont des encres sur papier qui naviguent aux limites de l'abstraction. Même si l'exercice relève plus de l'esquisse préparatoire que de l'œuvre aboutie, il a déjà pour ambition de susciter le regard descriptif au détriment de la vision distraite. Le support utilisé, à savoir un papier particulièrement absorbant, est l'heureux responsable de petites taches, de lignes chargées d'encre ou de l'exagération des ponctuations. Ainsi le « ballet graphique » de Pierre Courtois nous dévoile un nombre incroyable de micro-organismes qui posent déjà les jalons des prochaines explorations topographiques. C'est ainsi que dès l'année suivante, de mystérieuses boîtes, ou cages de verre, apparaissent dans ses paysages. Elles enchâssent de petits personnages, des animaux voire plus régulièrement des menhirs. La boîte est pour Pierre Courtois le réceptacle multiforme de tous les résidus mémoriels. Mais elle est aussi une réflexion conceptuelle sur l'espace et la possibilité d'une troisième dimension, totalement indépendante, au sein d'un champ graphique qui n'en compte fondamentalement que deux. Réflexion qui aboutira plus tard à faire réellement sortir les objets de la surface plate pour donner naissance à

d'authentiques « boîtes-peintures ». Quant à la présence de menhirs, il est absolument inutile d'y voir un quelconque intérêt pour les cultes druidiques ou une mystique ancienne. Le menhir est avant tout une pierre dressée, il est donc un jalon, voire une borne qui délimite l'espace. Mais en tant que pierre verticale, il est aussi une évocation précoce de cette éthique de « l'ascensionnel » à laquelle Pierre Courtois adhèrera tout au long de sa carrière. Un rocher est forcément un bloc compact de mémoire fossilisée. Or les résidus mémoriels n'auront jamais de cesse d'habiter tous les recoins de ses dessins, boîtes ou installations. N'oublions pas que le menhir (au même titre que le dessin topographique) est également un renvoi à l'univers archéologique. Un monde scientifique auquel Pierre Courtois fera souvent référence avec une très sérieuse loufoquerie.

Dès 1970, il explore les voies poétiques du réemploi avec des dessins réalisés sur des patrons de couture usagés. Ici, les multiples détournements fonctionnent essentiellement par effet de superposition. Les pointillés qui délimitent le tracé de la robe ou du veston deviennent subitement le support de nombreuses interprétations. Tantôt ils sont les délimitations imaginaires de clôtures découpant la campagne, tantôt ils évoquent des schémas pseudo-scientifiques composés d'étranges couches géologiques. Ces dessins au marqueur font penser à des séquences sédimentaires en position horizontale. Ainsi, l'artiste « archéologue » s'ingénie à fouiller les couches stratigraphiques des mémoires. La sienne surtout, vu que l'écriture de sa propre maman apparaît sur les patrons ! Quant aux couleurs « arc-en-ciel », elles sont particulièrement vives et du même coup induisent une mystérieuse profondeur de champ. Ces dessins font fortement penser aux blocs-diagrammes des anciens manuels de géographie. Pierre Courtois a toujours adoré les vieux atlas, il réalisera beaucoup d'œuvres directement sur des cartes géographiques. Pour réaliser les dessins au marqueur, il part tout d'abord du motif initial du patron pour ensuite réinventer un paysage en résonance avec ceux de son enfance. Ainsi, lorsqu'ils sont sinueux, ils évoquent les méandres de la rivière de l'Ourthe ; lorsque les collines sont fortement découpées, ils font plutôt référence aux carrières de grès de La Roche-en-Ardenne.

Les cours d'histoire de l'art n'ont pas laissé à Pierre Courtois un souvenir impérissable ! D'une manière générale, il se méfie des tendances dans l'art. Toutefois, de tous les mouvements artistiques des années 1970, le Land art était peut-être celui avec lequel il se sentait le plus en phase. Probablement dans la mesure où la nature devenait ici le terrain d'investigations aussi poétiques que conceptuelles. Bientôt apparaîtront dans ses dessins, des éléments particulièrement récurrents comme le parachute. Ce motif qui permet toutes les explorations volumétriques dans l'espace l'intéressera à plusieurs reprises. Un de ses professeurs, Jean Guireau, lui avait dit un jour : « *Courtois, toi, quand tu dessines des rochers, tes rochers, ils volent.* » Et c'est vrai qu'il y a quelque chose d'aérien chez Pierre Courtois. On pourrait presque dire que le suprême paradoxe de son art est d'être au plus près de la terre pour mieux évoquer la magie du ciel. Reconnaisant la qualité de son travail, Camille De Taeye lui suggère alors de concourir au Prix de la Jeune Peinture belge. Nous sommes en 1972. Il tente l'aventure sans trop y croire, et remporte le prix alors qu'il n'est encore qu'un étudiant de 22 ans !

Pierre Courtois faisait déjà partie du groupe CAP à ce moment. Peu de temps auparavant, Jacques Lennep, le théoricien du mouvement, était venu à l'atelier de peinture de Saint-Luc pour former une équipe motivée par de nouvelles recherches en art. Les artistes du CAP s'inspiraient des théories structuralistes exprimées par Roland Barthes et appliquées par

Umberto Eco dans son concept d' «œuvre ouverte». En février 1973, Lennep propose aux divers membres du groupe d'axer leurs recherches sur le concept de «relation». Il faut souligner que ce terme avait déjà été utilisé plusieurs fois par Pierre Courtois pour désigner certaines de ses œuvres. Deux dessins sur les cinq qu'il avait présentés au Prix de la Jeune Peinture belge portaient comme titre *Relation*. Pour Lennep, toute œuvre d'art est «relationnelle» parce qu'elle est un signe du réel et que le réel n'existe qu'en fonction de ses relations. Un adage que Pierre Courtois prendra, de façon consciente ou non, au pied de la lettre. C'est ainsi que, tout auréolé du prix qu'il vient de décrocher, il se verra invité par Manette Repriels, à exposer à la galerie Vega de Liège. Il n'hésitera pas à inviter ses amis du CAP à exposer avec lui dans la galerie liégeoise.

(...)

**Olivier Duquenne, 2012**

Extrait de la monographie *Traits d'union*, Pierre Courtois, Éditions Luc Pire, 2012